

Visibilité du traducteur

N'acceptons que le visible et le tangible (Victor Hugo)

La réflexion traductologique a connu une évolution significative depuis les années 50. Purement linguistique au départ, sous la plume notamment de Vinay et Darbelnet (1958), de Jakobson (1963), de Mounin (1963) et de Catford (1965), elle portait uniquement sur le texte et la langue employée dans le texte. Plus tard, Nida et Taber (1969), suivis par les partisans de la théorie interprétative, Seleskovitch et Lederer (1984), et ceux de l'analyse du discours, Delisle (1980) et Hatim et Mason (1990), entre autres, se sont intéressés au discours en tenant compte du destinataire de la traduction. La traduction devient alors une forme de communication qui vise le transfert du sens d'un texte de départ vers un texte d'arrivée.

La prise en considération du traducteur en tant qu'« agent actif » du processus de traduction fait son apparition plus tard. Berman et Venuti plaident en faveur de stratégies « littéralistes » qui rendent visible le traducteur. Les fonctionnalistes tels Reiß, Vermeer, et Nord donnent plein droit au traducteur en matière de prise de décisions depuis la commande de la traduction et ce, jusqu'à sa livraison. Les approches postcoloniales et féministes, quant à elles, envisagent la traduction d'un point de vue socioculturel, politique et idéologique, et mettent en exergue la fonction du traducteur. Ainsi le traducteur, sortant de l'ombre, devient l'objet d'étude des traductologues. Tout ce qui le concerne est scruté à la loupe : son attitude, ses décisions, sa subjectivité, son identité, son interculturelité, ses motivations, sa manipulation du texte, ses interventions sur la langue et sa place dans la société.

La visibilité du traducteur signale son existence et surtout son importance. Sa prise de parole dans les textes est discutée et analysée de différents points de vue par les traductologues contemporains. Dans les paragraphes suivants, nous exposerons quatre formes de visibilité : éthique, idéologique, socio-politico-linguistique et

socioprofessionnelle, telles que défendues respectivement par les traductions *foreignizing*, postcoloniale, féministe et fonctionnaliste.

1. Traduction *Foreignizing* : de l'invisibilité du traducteur à sa visibilité

La tradition occidentale a généralement considéré la traduction comme une activité transparente et impersonnelle devant restituer fidèlement le sens supposément stable du texte de départ (Venuti, 1992, 1 et Arrojo, 1994, 147) et aboutissant à un produit lisible et transparent qui rend, par conséquent, invisible et inconnu le traducteur. Plus concrètement, dans l'espace anglo-américain, la traduction répond à l'impératif d'effacer toute trace d'étranger au profit d'une meilleure lisibilité et le traducteur, par des stratégies d'adaptation, contribue à sa propre non reconnaissance. Venuti (1995, 1998) trouve cet état de fait scandaleux. Selon lui, si la traduction est « stigmatized as a form of writing, discouraged by copyright law, depreciated by the academy, exploited by publishers and corporations, governments and religious organizations » (1998, 1), le traducteur doit adopter, par devoir éthique, des stratégies de résistance pour faire avorter le projet impérial, économique, politique et culturel, mené par l'Occident et dont les effets sont dévastateurs dans les cultures subalternes postcoloniales. Aussi Venuti (1998) souligne que l'effacement de la traduction devant l'original, expliqué par la supériorité habituellement conférée à l'auteur, entraîne une dévalorisation du statut du traducteur et son exploitation abusive au sein de l'industrie éditoriale.

Pour leur part, les tenants des approches linguistiques préconisent des principes normatifs qui ignorent l'hétérogénéité dans une langue (Venuti, *op. cit.*, 21 et 25). Or, pour Venuti, l'*heterogeneity* est un élément important dans son approche. Sous l'influence de Deleuze et Guattari (1987), il considère la langue « as a collective force, an assemblage of forms that constitute a semiotic regime » (*op. cit.*, 9). Ces formes, dialectes, jargons, clichés, slogans, innovations stylistiques ou mots, sont organisées hiérarchiquement dans une langue, mais peuvent être sujets à des remaniements sous certaines conditions. Venuti désigne les formes linguistiques et discursives marginalisées dans un contexte et à une époque donnée par le concept de *remainder*, qu'il a puisé par ailleurs chez Lecerle

(1996). Appliquant ce concept à la traduction, il prescrit une pratique dite *foreignizing*¹, qui souligne l'étrangeté du texte littéraire de départ, choisi préférablement dans les cultures minoritaires et traduit en recourant à des stratégies discursives hétérogènes. Pour la traduction en anglais du passage *Un osso di morto (A Dead Man's Bone)* tiré du roman *Fantastic Tales* de Tarchetti, Venuti illustre ses stratégies de traduction (Venuti, *op. cit.*, 14). Il dit avoir respecté de très près l'original puisqu'il a opté pour le calque des mots : *soggiorno, apoplessia, indurlo*, rendus par *sojourn, apoplexy, induce him*, a choisi une expression archaïque : *no matter how much I endeavored* au lieu de *no matter how hard I tried* et a construit une phrase inversée : *nor could I ever* pour *and I could never*. Sa traduction, dont la visée est culturelle et non commerciale, souligne-t-il, respecte l'étrangeté de l'original. En s'attardant à discuter de l'étrangeté, Venuti ne fait que reprendre certaines réflexions de Berman, pour prôner la visibilité du traducteur.

1.1 Épreuve de l'« étranger »

Emprunté au romantique allemand Hölderlin, le concept d'« étranger » est employé par Berman pour expliquer les rapports de la traduction à l'altérité. D'après Berman, l'« essence de la traduction est ouverture, dialogue, métissage, décentrement » (Berman, 1984, 16), ainsi tout traducteur doit transposer l'altérité dans sa traduction. Dans le cas contraire, la traduction est qualifiée d'ethnocentrique et d'hypertextuelle lorsqu'elle épouse les « normatifs » (Berman, 1985, 53) imposés par la culture d'arrivée. La démarche à suivre pour une traduction « éthique » et visible est « d'ouvrir l'Etranger en tant qu'Etranger à son propre espace de langue » (*op. cit.*, 85).

Venuti est redevable à Berman de son éthique de la différence. Les deux traductologues s'élèvent contre les traductions ethnocentriques qui aspirent à la fluidité dans la langue d'arrivée. Toutefois, l'approche de Venuti diffère de celle de Berman

¹ Dans son ouvrage intitulé *The Scandals of Translation*, Venuti (1998) a introduit deux types de stratégies de traduction : une *domesticating* et une *foreignizing*. La *domesticating* se rapporte à la traduction dans un cadre naturel qui fait appel à un style idiomatique visant à placer le texte d'arrivée dans un contexte linguistique et culturel familiers au lecteur. La *foreignizing*, ou exotisante, en revanche, consiste à traduire dans un style non fluide à l'aide de stratégies rendant visibles la présence du traducteur et l'étrangeté du texte source. En 1995, Venuti désignait la pratique *foreignizing* par *minoritizing*.

puisque son « étranger » se rapporte non seulement à une langue-culture minoritaire de départ, mais aussi à l'hétérogénéité de la langue-culture d'arrivée.

En ce qui a trait à la traduction éthique, Venuti penche en faveur d'une traduction « littérale » à visée politique et Berman prescrit une traduction de la lettre qui est poétique et pensante. Dans le sillage de Schleiermacher, Berman insère sa réflexion dans une dimension herméneutique dont la finalité détermine la bonne méthode du traduire. Entre les deux méthodes jugées « authentiques » par Schleiermacher : « ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » (Schleiermacher, 1999, 19). Berman, comme Schleiermacher, adhère à la première. Berman note une confusion entre la traduction de la lettre et celle du mot. Il illustre son propos par la traduction d'un proverbe qui nécessite, selon lui, de traduire « son rythme, sa longueur (ou sa concision), ses éventuelles allitérations, etc. Car un proverbe est une forme » (Berman, 1985, 36). Pour le proverbe espagnol : *A cada día le basta su pena, a cada año su daño*, mentionné dans le roman de Roa Bastos, Berman propose la traduction suivante : « À chaque jour suffit sa peine, à chaque année sa déveine », qui est à la fois littérale et libre, puisqu'elle respecte la structure allitérative du proverbe original, qui, apparaît sous une autre forme grâce au travail sur la lettre et non sur le mot. Telle est, notamment, la visibilité recommandée par Berman.

Enfin, la stratégie exotisante de Venuti et la traduction de la lettre de Berman récusent les traductions transparentes qu'exige l'esthétique populaire puisqu'elles sont non seulement assimilatrices et ethnocentriques, mais aussi consolidatrices des rapports de domination qu'entretiennent les puissances hégémoniques avec les cultures qu'elles traduisent et dissimulatrices de la présence du traducteur; bref elles rendent le traducteur invisible.

1.2 Visibilité éthique du traducteur

Le rapport traducteur-auteur préoccupe Venuti au plus haut niveau. Ce rapport est exposé en ces termes par Cary : « les théoriciens ont volontiers campé le traducteur en

face de l'auteur tantôt comme un rival, tantôt comme un serviteur » (1963, 21). Rival ou serviteur, le choix est limité et le traducteur en subit les conséquences. Son statut socioprofessionnel est inférieur à celui de l'auteur et sa traduction est considérée comme un produit dérivé (Bassnett, 1996) dépourvu de toute créativité. Venuti propose au contraire que la traduction soit redéfinie en tant que « a form of authorship » (1998, 43) qui ne diffère de l'écriture originale que par le degré de la relation mimétique (*op. cit.*, 44) qu'elle entretient avec le texte de départ. Venuti va plus loin dans sa réflexion romantique et suggère une modification des lois se rapportant aux droits d'auteur dans le but de faire reconnaître la valeur créative des textes traduits. Cette modification se traduirait comme suit : l'auteur percevrait des droits pendant les cinq ans suivant la mise en circulation de son ouvrage et les céderait ensuite au traducteur, l'« auteur » de la première traduction. Par conséquent, le traducteur accéderait au trône de l'*authorship* et serait visible sur la scène sociopolitique. Philosophiquement parlant, cette modification clorait le débat auteur-traducteur, mais dans les faits quel auteur obéirait de gré à cette loi?

Dans le même ordre d'idée, on retrouve les traductologues postcoloniaux et féministes qui pensent la traduction comme un lieu où s'exercent les relations de pouvoir.

2. Traduction postcoloniale : *Post-colonial writing and Literary Translation*

Selon Robinson les études en traduction postcoloniale aspirent à « (1) The study of Europe's former colonies since independence. (2) The study of Europe's former colonies since they were colonized. (3) The study of all cultures/societies/countries/nations in terms of their power relations with other cultures/etc. ». (1997, 13-14), elles sont « inevitably an exploration of power relationship within textual practice that reflect power structures within the wider cultural context » (Bassnett, 1996, 21). Ces études révèlent autant les visées hégémoniques des pays dominants que les interventions non innocentes des traducteurs qui portent à la fois le chapeau du dominant et celui du défenseur du dominé.

Fortement influencés par des penseurs tels que Walter Benjamin, Jacques Derrida, Michel Foucault et Edward Saïd, qui ont déstabilisé les acquis traditionnels sur la

connaissance, les traducteurs postcoloniaux reconnaissent que la traduction n'est jamais neutre, elle est le lieu d'intenses négociations discursives et idéologiques. Par conséquent, ils adoptent des stratégies de traduction « littéralistes » comme arme de résistance contre l'hégémonie du colonisateur ou des stratégies d'appropriation comme arme d'émancipation pour se saisir des pouvoirs et des qualités du colonisateur.

2.1 La traduction appropriation, une arme idéologique

L'appropriation est une modalité créative de la traduction qui tend à consolider l'identité de la collectivité à laquelle appartient le traducteur. C'est aussi une démarche sélective par laquelle le traducteur ne choisit dans l'original que ce qui pourra servir ses objectifs (Bastin, Echeverri et Campo, 2004, 72)²

Un exemple marquant d'appropriation est le cas du mouvement brésilien d'anthropophagie culturelle qui s'est développé au début du XX^e siècle avec le courant moderniste brésilien (Bassnet et Trivedi, 1999, 4 ; Vieira, 1999, 96). Ce mouvement nationaliste célèbre la construction de soi par la déconstruction des cultures étrangères en les assimilant aux sens propre et figuré : digestion et appropriation de leurs idées, de leurs valeurs et de leurs modes de conceptualisation pour créer une image originale des Brésiliens. Les traducteurs, répondant à l'appel de la nation, usent de stratégies assimilatrices des textes étrangers afin d'enrichir la culture brésilienne par « transcréation » (Vieira, 1999, 95). La fameuse phrase d'Oswald de Andrade « Tupi or not tupi, that is the question » formulée en 1920 dans le *Manifeste anthropophage* (Vieira, *ibid.*) nous éclaire sur les stratégies du traducteur. Ce dernier s'approprie la forme phonétique canonique de Shakespeare, l'associe à une référence ethnique, en l'occurrence à la tribu autochtone qui a « accueilli » le colonisateur occidental et conçoit une nouvelle forme d'écriture qui est intégrée dans la littérature brésilienne.

Sur le sol québécois, l'appropriation se nomme « déterritorialisation » dans la *Sociocritique de la traduction* de Brisset (1990). Brisset y illustre le mouvement nationaliste des traducteurs québécois entre 1968 et 1988. Ces derniers se sont engagés à

² L'article original est publié en espagnol, alors que la version française de Bastin est inédite.

construire la littérature nationale québécoise en joual par l'adaptation théâtrale. La naturalisation des textes étrangers, surtout anglo-saxons et français, a une fonction doxologique. L'analyse d'un échantillon de textes par Brisset indique trois modalités de traduction : iconoclaste, perlocutoire et identitaire. La traduction iconoclaste prend la forme d'imitation, de parodie, ou de paraphrase, elle est à mi-chemin entre la création et la traduction proprement-dite. Ce genre de traduction « brise le modèle [original] pour en utiliser les fragments et les recomposer sous la forme d'une œuvre » (Brisset, *op. cit.*, 35). L'œuvre de Michel Tremblay *Le gars de Québec* est une imitation habile du *Revizor* de Gogol. On y retrouve la scène d'une société corrompue, non dans la Russie sous le règne du tsar Nicolas I^{er}, mais dans un village québécois des années 50 du temps du ministre Duplessis. La traduction perlocutoire, pour sa part, désigne « l'ensemble des transformations qui confèrent au texte d'arrivée une fonction persuasive ou incitative » (*op. cit.*, 195). Elle a pour objectif de modeler un environnement familier au spectateur. La traduction identitaire, quant à elle, permet au langage vernaculaire d'accéder « au statut de langage littéraire à la place du " français de France " » (*op. cit.*, 36). Par ailleurs, dans les projets éditoriaux, les traducteurs québécois se voient octroyer une place de choix. En effet, dans les adaptations théâtrales, le nom de l'auteur fait figure d'accessoire, alors que le nom du traducteur apparaît souvent avec sa biographie et sa photo (portrait de Michel Tremblay qui occupe les deux tiers de la couverture de l'*Oncle Vania*). Aussi, la mention « traduit en québécois » se retrouve inmanquablement dans les ouvrages plutôt que l'expression habituelle de « traduit de ».

Les traducteurs québécois autant que leurs confrères brésiliens brillent en société par leurs interactions avec les médias (articles, interviews, théâtre et autres) et leurs traductions richement ornées d'exégèses (préfaces, notes, postfaces, notices, etc.).

D'après les études de cas mentionnées plus haut, la traduction-appropriation est une arme mise au service d'une cause idéologique ou politique permettant la création d'un texte nouveau par un traducteur visible.

2.2 Stratégie exotisante : *siting translation*

Inspirée de la critique de Derrida, Niranjana (1992) relate la fonction de la traduction à l'époque où l'Inde était une colonie britannique. Elle soutient que la traduction était partie intégrante du projet colonial de l'Angleterre, car elle a permis d'essentialiser la différence en créant des stéréotypes de l'Autre, l'Indien (*op. cit.*, 10).

À l'instar de Berman et de Venuti, Niranjana (*op. cit.*, 163-186) avance que la stratégie « littéraliste » est un moyen de contester l'hégémonie de l'Occident étant donné qu'elle permet de souligner la différence au lieu de la supprimer. Elle donne comme exemple (l'unique dans tout l'ouvrage), la traduction du poème sacré *Vacana* de Allama Prabhu, un saint du XII^e siècle. Par intérêt pour la poésie mythique du Shivaïsme et dans un but de théoriser la traduction postcoloniale, Niranjana compare deux traductions d'un extrait du poème et en propose la sienne. Elle signale que les deux traductions existantes participent à « the production of the Orient » (*op. cit.*, 173) puisque la première christianise le poème et la deuxième est réalisée dans un esprit critique post-romantique. Dans la sienne, elle suit une stratégie littérale « speculative, provisional, et interventionist » (*op. cit.*, 173). Elle choisit, entre autres, de ne pas traduire *Guhēsvara*, nom du Dieu de Allama, de rendre *upama* par la négation, soit *incomparable/matchless* et de donner à *tēja* l'équivalent *radiance* à la place de *light* tel que proposé par les traductions antérieures. Elle déclare que « the deliberate roughness » (*op. cit.*, 185) de sa traduction « affecte », à la manière de Benjamin, la langue d'arrivée et déstabilise sa fluidité.

Nous constatons que, dépendamment du contexte de leur intervention, les traducteurs postcoloniaux déconstruisent l'hégémonie dominante usant de stratégies variées afin de construire une représentation nouvelle du dominé.

2.3 Visibilité idéologique du traducteur et construction des représentations

La question de la représentation a été soulevée par Niranjana (*op. cit.*). En interrogeant l'historicité des traductions des textes classiques traduits de l'hindi vers l'anglais, cette dernière remarque que les traducteurs sont toujours des Européens,

missionnaires ou fonctionnaires. De plus, dans les préfaces, elle note un désir de la part des traducteurs de « purifier » (*op. cit.*, 13) la culture indienne en la rendant plus « anglaise » tout en lui conférant un statut statique et immuable. L'examen de l'*outwork* de Williams Jones par Niranjana, notamment des préfaces, lettres et discours au sein de la Société asiatique du Bengale, rend compte des préjugés cultivés à l'endroit de l'Indien, qui est qualifié d'efféminé, d'artificieux, d'insincère et de malhonnête. Dans le sens contraire, de l'anglais vers l'hindi, la traduction était un instrument utilisé afin de préserver les principes de stratification sociale et de ségrégation raciale. Elle était le moyen de circulation du discours britannique sur l'Inde. Ce discours cultive l'image d'un colonialisme responsable du développement économique, politique, social et moral des populations locales, prétendument inférieures et barbares.

Déjà Saïd, en 1978, explique ce phénomène de représentation dans l'ouvrage *Orientalisme*. Il soutient qu'il n'est en fait qu'une construction mentale édifée par l'Occident dans le but de renforcer l'identité du sujet occidental, tout en l'opposant à l'oriental. De ce fait même, l'Orient (ou plutôt les idées faisant l'Orient), considéré le miroir inversé de l'Occident (entendu par Saïd comme l'Angleterre, la France et les États-Unis), échappe à la norme occidentale et subit jugement, critique, voire répulsion.

Le paradoxe de la traduction postcoloniale pendant la colonisation est évident. La traduction dans le sens Orient-Occident a été un moyen d'enrichissement de la culture dominante et son produit jouissait d'un statut supérieur à celui du texte de départ, puisque toute créativité était la bienvenue. La traduction des *Mille et Une Nuits* par Galland au XVII^e, nous donne un aperçu de la créativité. En dépit de la distance géographique et historique, ce dernier a exploité les références livresques ramenées de l'Inde et les matériaux culturels racontés par un Maronite pour transformer l'Orient en un décor onirique où la soumise Shahrazade raconte à son sultan des histoires féeriques, dont l'origine se perd dans les méandres d'un Orient indien, syriaque et arabe (Chraïbi et Sermain, 2004). Les *Mille et Une Nuits* n'ont pas cessé de stimuler la curiosité et la créativité d'autres traducteurs après Galland, dont Lane, Burton, Madrus et Littmann (Borges, 2004). Certes, ces traducteurs ont contribué à ouvrir l'Occident à un genre de

texte nouveau, à mi-chemin entre le conte de fées et le roman, mais a également perpétué l'image d'un Orient exotique.

Dans le sens Occident-Orient, afin d'asseoir l'expansionnisme territorial, la visée de la traduction était principalement communicationnelle et servait à renforcer les rapports hiérarchiques entre colons (supérieur, original) et colonisés (inférieurs, copies), c'est-à-dire à réfléchir symboliquement les rapports d'inégalité entre centre (Occident) et périphérie (Orient). Cette visée hégémonique s'est perpétuée même après les colonisations renforçant ainsi les stéréotypes et les préjugés sur l'Autre.

Comme la traduction des œuvres étrangères s'est attelée à des enjeux idéologiques qui dépassent la simple médiation interlinguistique, les œuvres transposées par les traducteurs postcoloniaux n'ont gardé des originaux que la silhouette. Que certains traducteurs aient saisi l'*Autre* dans un acte d'appropriation, voire d'expropriation, ou que d'autres aient plutôt accentué son côté exotique, leur acte n'est jamais innocent. Il est dicté par un projet collectif, qui est dévoilé explicitement dans les exégèses des traductions. Les traducteurs postcoloniaux sont des nationalistes qui participent à l'écriture de l'histoire. Leur nom restera immortalisé à tout jamais, tout comme celui des traductrices féministes!

3. Traduction féministe : Re-belle, infidèle et visible

La traduction féministe est une approche adoptée en très grande majorité par des femmes dont Brossard (1977), Godard (1983), von Flotow (1991), de Lotbinière-Harwood (1991), Simon (1989 et 1991), Spivak (1992), Massardier-Kenney (1997) et Wolf (2006). Seul Howard Scott, traducteur de *Euguélonne* et de *Antre*, respectivement des auteures Louky Bersianik et Madeleine Gagnon, se désigne traducteur féministe (Von Flotow, 1991, 71 et Delisle, 1993, 204). Ces traductrices, qui se rangent sous la bannière de l'idéologie du « féminisme », prennent la parole et interviennent sur la langue. Si la langue, revendiquent-elles, est une construction sociale au masculin, elles ont le devoir de lui insuffler la sensibilité féminine si longtemps occultée par l'homme. Le texte original, généralement littéraire, devient un substrat de base pour la création d'un texte nouveau, lui-même, abondamment assorti d'exégèses. Ces exégèses ont autant une vocation

introductives, dans les préfaces, qu'explicatives et didactiques, dans les notes. Force est de constater que « l'intervention délibérée »³ des traductrices est multiforme.

Portant un regard extérieur sur la traduction féministe au Canada, Delisle (*op. cit.*, 205) identifie cinq types d'intervention : l'appropriation du texte de départ, la recherche d'une légitimité, le schéma et le didactisme des préfaces, l'intervention sur la langue et la visibilité de la traductrice dans sa traduction.

3.1 Appropriation du texte de départ

Les traductrices féministes sont conscientes que le texte de départ est un « ennemi » car il est le moyen de propagation de la langue de l'« Homme ». Cette langue, hégémonique par excellence, façonne le monde et détermine la position inférieure de la femme; ce que refusent en bloc les traductrices. Pour elles, le texte original n'est pas sacré, il doit subir un « détournement » (Simon, 1991), ou un *hijacking* (von Flotow, 1991), et se mettre au service du féminisme. Godard l'expose explicitement : « as first reader of the text, reader from a foreign culture, I must abscond with it, hijack it into my own » (1983, 36). Par le phénomène du *hijacking*, le texte de départ devient une toile de fond pour la création d'un nouveau texte qui caractérise la prise de pouvoir des traductrices sur la langue. Par contre, si les textes ont originalement été écrits par des femmes, les traductrices adoptent une stratégie sourcière qui fait ressusciter les femmes et leurs œuvres. Par ces stratégies, chaque traductrice prend les devants de la scène aux côtés de l'auteur(e) ou carrément lui arrache sa place.

3.2 Recherche d'une légitimité

Toute action légitime recèle son plein pouvoir. C'est ce qu'essayent de prouver les traductrices face à la masculinisation de la langue. Pour réinscrire le féminin dans la langue, la traduction féministe semble être une solution. Liée de près à l'écriture, elle constitue un projet de revendication socio-politico-linguistique qui a pour but de « faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde » (Lotbinière-Harwood,

³ Expression emprunté à Bastin (2007, 35-44).

1991, 11). Ce projet, dénonçant la marginalisation de la femme en général, et dans la langue en particulier, donne la voix aux femmes par le *biais* de la traduction.

3.3 Schéma et didactisme des préfaces

Les préfaces et les notes sont partie intégrante du projet des traductrices. Elles permettent, comme au temps de l'école de Bagdad, de révéler que la traduction n'est pas une entreprise « servile et renfermée sur elle-même » (Salama-Carr, 1990, 54), mais bien au contraire, qu'elle est source de création. Dans les exégèses, une multitude de renseignements, à vocation didactique, est fournie aux lecteurs. Les traductrices y expliquent leurs démarches, leurs inquiétudes et leurs stratégies de résistance (au texte d'un homme) ou de collaboration (au texte d'une femme), le contexte de l'écriture de l'œuvre, ou présentent la biographie de l'auteur(e).

3.4 Intervention sur la langue

Interventionnistes sur la langue, les traductrices féministes effacent toutes les marques sexistes du texte original, jouent sur le sens des mots et inventent un lexique propre. Sous leur plume, la langue s'ouvre à « l'étrangère féminine » et la réhabilite au sein de l'institution littéraire et dans la société. Avec leurs consœurs auteures, elles mènent un combat collectif visant à déconstruire la notion du centre sur lequel repose le monolithisme patriarcal, à rétablir les inégalités entre l'homme et la femme et à être visibles sur la scène socio-politico-linguistique. Les exemples de leurs interventions sont multiples, dont les néologismes : *lovhers*, *herstory*, *outsidhers* ou *auther*; la féminisation des professions : auteure, professeure, cheffe ou pompière; l'inclusion de signes typographiques : guillemet [« les hôtessees »], barre oblique [her/his; s/he] ou trait d'union [Québécois-e].

3.5 Visibilité socio-politico-linguistique des traductrices

La visibilité des traductrices est volontaire et même recherchée. Les traductrices laissent dans leurs traductions de nombreuses traces qui rappellent la sensibilité féminine. Massardier-Kenney (1997) illustre deux stratégies de traduction féministe : stratégies centrées sur l'auteure et celles centrées sur la traductrice. En ce qui a trait à la première, on

observe une *recovery* (réhabilitation) qui consiste en un « *rethinking of the canon from which woman's experience has been excluded* » (*op. cit.*, 59). C'est le cas notamment des œuvres de Germaine de Staël et de George Sand dont la retraduction récente a mis en lumière l'apport avant-gardiste des auteures tant à la littérature féministe qu'au romantisme français. La seconde stratégie, quant à elle, est « exotisante » au sens de Venuti et est généralement accompagnée de commentaires ou de textes parallèles. Dans les deux cas, les traductrices produisent un texte fortement marqué de leurs empreintes.

À la lumière de ce qui précède, nous constatons que les formes de visibilité, d'après les traductions *foreignizing*, postcoloniale et féministe, sont esquissées dans un cadre politique, à l'opposé de la visibilité chez les fonctionnalistes qui est sous-tendue par la reconnaissance professionnelle du traducteur.

4. Traduction fonctionnaliste : la traduction comme activité ciblée

La traduction fonctionnaliste est une forme de traduction qui existe depuis bien longtemps. Cicéron, Saint Jérôme et Luther ont soulevé, comme bien d'autres, la question de la traduction du sens ou de la forme et ont admis que la manière de traduire dépendait de la nature du texte. Plus récemment, Nord (1991 et 1997), s'appuyant sur les travaux des fonctionnalistes Reiß et Vermeer et s'inspirant de l'action traductionnelle de Holz-Mänttari (théorie de l'action), présente les grandes lignes de la théorie du *skopos*.

D'après Nord, l'essence de la théorie du *skopos* réside dans l'existence de liens entre actions, interactions (human interactions et communicative interactions), actions traductionnelles et traduction. La traduction est une « interaction intentionnelle » (1997, 19) entamée par l'initiateur, une interaction interpersonnelle où les rôles du traducteur, du donneur d'ouvrage, de l'auteur et du destinataire sont déterminés, délimités et bien définis, une action communicative et interculturelle. Le projet de traduction prend forme lorsque l'initiateur commande une traduction au traducteur. Une fois les termes de la commande négociés et acceptés, le traducteur assume un rôle crucial qui est celui de l'expert responsable de l'action traduisante. Il doit produire une traduction qui vise un objectif (*skopos*) fixé par l'initiateur et qui doit remplir une fonction précise auprès d'un public.

Visibilité socioprofessionnelle du traducteur

Nord introduit le concept de « loyauté » dans le modèle fonctionnaliste « traditionnel » pour illustrer la relation entre le traducteur et l'auteur. Ce dernier, désireux que son travail soit reproduit intégralement et fidèlement, ne consent à des modifications ou à des adaptations pour une meilleure réception que s'il croit au professionnalisme du traducteur. Le traducteur a l'obligation de se comporter comme un « allié » loyal aux intentions de l'auteur. Puisque le traducteur dispose d'une latitude d'intervention en fonction des paramètres imposés par l'initiateur, le récepteur cible et l'auteur du texte source, son prestige social s'en trouve renforcé.

Le texte original est envisagé comme une offre d'informations de la part de l'auteur à un destinataire. Le traducteur, en tant qu'expert de l'action de traduction, doit interpréter l'information contenue dans le texte de départ et choisir les caractéristiques qui correspondent le plus judicieusement aux exigences de la situation à atteindre (Shuttleworth et Cowie, 1997, 156). La traduction est alors la production d'un texte fonctionnellement basé sur un texte source existant, et la relation entre les deux textes est à préciser selon la *skopos* du *translatum*. Puisque le traducteur met l'accent sur la finalité comme étant l'élément le plus important dans le processus de traduction, le texte source, dans tous ses genres, est relégué à un statut secondaire et perd son prestige de « sacré », ce qui permet au traducteur de s'affirmer du point de vue socioprofessionnel.

En définitive, le traducteur est doté d'une liberté « conditionnelle » puisqu'il peut, d'une part, entreprendre librement son processus de traduction, mais d'autre part, il reste lié à son devoir de loyauté envers l'auteur et le public cible. Ce devoir moral exige du traducteur de présenter un projet de traduction illustrant les éléments pris en considération pour choisir entre une traduction documentaire ou instrumentale. Contrairement à la traduction instrumentale (de type équifonctionnelle, hétérofonctionnelle ou homologue), qui cherche à obtenir un texte à visée communicative, la traduction documentaire (interlinéaire, littérale, philologique ou exotisante), pour sa part, aboutit à la création d'un texte qui joue un rôle déterminé par l'émetteur de la culture source.

Conclusion

Les formes de visibilité que nous venons de décrire et qui semblent s'affirmer comme une finalité en soi dans les traductions se recoupent en plusieurs points.

Les traductions *foreignizing*, postcoloniale et féministe prêchent respectivement pour une visibilité éthique, idéologique et socio-politico-linguistique afin de contrer l'« hégémonie » de la langue dominante (anglo-américaine, patriarcale ou autre). La traduction fonctionnaliste privilégie la visibilité socioprofessionnelle du traducteur puisqu'elle confère à celui-ci le titre d'expert. Le prestige du traducteur va de pair avec son professionnalisme, qui est reconnu par tous ses partenaires et, spécialement, par l'auteur.

Lorsque l'auteure est une femme, la traductrice féministe lui offre sa collaboration, la valorise et lui rend hommage. Par contre, si l'auteur est un homme, tous les moyens doivent être mis en œuvre pour déstabiliser son pouvoir, y compris l'ajout de préfaces et de notes, les stratégies d'appropriation et les manipulations de la langue. Berman et Venuti, quant à eux, prônent une traduction éthique exotisante qui permet d'accueillir l'étranger en tant qu'étranger.

Les traducteurs postcoloniaux ne s'accordent pas sur une « bonne » traduction. Comme Berman et Venuti, certains appuient les stratégies « littéralistes », d'autres, les stratégies naturalisantes qui, selon les contextes, peuvent être des stratégies d'appropriation, d'anthropophagie ou de déterritorialisation. Bien que Nord propose deux stratégies de traduction, documentaire et instrumentale, elle n'en recommande aucune et préfère laisser au traducteur le libre choix, en fonction de son propre *skopos*.

Le dénominateur commun de toutes ces approches est la volonté de rompre avec la tradition des dichotomies centre/périphérie, auteur/traducteur, et d'instaurer une nouvelle « loi » où l'auteur et le traducteur sont sur un pied d'égalité et jouissent de la même visibilité au sein de la société.

Dans la présente recherche, non exhaustive, nous avons illustré les formes de visibilité du traducteur, les plus courantes, telles que défendues dans la traductologie contemporaine. Nous n'avons pas pu aborder, par exemple, de la « visibilité biologique » et de la « visibilité sémiotique » respectivement des tenants des sciences cognitives et des polysystèmes, qui feront certainement l'objet d'une étude ultérieure.

Bibliographie

- Arrojo, R. (1994) : « Fidelity and The Gendered Translation », *TTR*, 7(2), pp. 147-163.
- Bassnett, S. et H. Trivadi (1999) : *Postcolonial Translation. Theory and Practice*, London, Routledge.
- Bassnett, S. (1996) : « The Meek or the Mighty: Reappraising the Role of the Translator », in R. Alvarez & C. Africa Vidal eds., *Translation Power Subversion*, ed., Clevedon, Philadelphia, Multilingual Matters, pp. 11-24.
- Bastin, G. L. (2007) : « Histoire, traductions et traductologie », in G. Wotjak (Ed.), *Quo vadis Translatologie? Ein halbes Jahrhundert universitäre Ausbildung von Dolmetschern und Übersetzern in Leipzig*, Berlin, Frank & Timme GmbH, pp. 35-44.
- Bastin, G.L., Á., Echeverri et Á. Campo (2004) : « La traducción en América Latina: propia y apropiada », *Estudios*, 24, *América Latina: Espacios de traducción*, Caracas, Universidad Simón Bolívar, pp. 69-94.
- Berman, A. (1984) : *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique, Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard.
- Berman, A. (1985) : *La traduction et la lettre, ou, L'auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil.
- Berman, A. (1985) : « De la translation à la traduction », *TTR*, 1(1), pp. 23-40.
- Borges, J. L. (2004) : « The Translators of the thousand and one nights », in Venuti eds., *The translation Studies Reader*, London, New York, Routledge, pp. 94-108.
- Brossard, N. (1977) : *L'amèr, ou, Le chapitre effrité : théorie/fiction*, Montréal, L'Hexagone,
- Brisset, A. (1990) : *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Longueuil, Québec, Le Préambule.

Cary, E. (1963) : *Les grands traducteurs français : Etienne Dolet, Amyot, Mme Dacier, Houdar de la Motte et les traducteurs d'Homère, Galland et les traducteurs des Mille et une nuits, Gérard de Nerval, Valery Larbaud*, Genève, Librairie de l'université Georg.

Catford, J.C. (1965) : *A linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press.

Chraïbi A. et J. P. Sermain (2004) : *Les Mille et Une Nuits*, Paris, Éditions Flammarion.

Deleuze, G. et F. Guattari (1987) : *A Thousand Plateaus: Capitalism and Schizophrenia*, trans. B.Massumi, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Delisle, J. (1980) : *L'analyse du discours comme méthode de traduction : initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais : théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.

Delisle, J. (1993) : « Traducteurs médiévaux, traductrices féministes », *TTR*, 6(1), pp. 203-230.

Flotow (von), L. (1991) : « Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories », *TTR*, 4(2), pp. 69-84.

Godard, B. (1983) : « Preface », *These Our Mothers or : The Disintegrating Chapter* (N. Brossard, *L'Amer ou le chapitre effrité*), Toronto, Coach House Press.

Hatim, B. et I. Mason (1990) : *Discourse and the translator*, London, England, Longman.

Jakobson, R. (1963) : *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit.

Lecerle, J.-J. (1996) : *La violence du langage*, Paris, Presses universitaires de France, (traduction française par Michèle Garlati).

Lotbinière-Harwood (de), S. (1991) : *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin = The body bilingual : translation as a re-writing in the feminine / Susanne de Lotbinière-Harwood*, Montréal, Québec, Toronto, Les Éditions du remue-ménage, Women's Press.

Massardier-Kenney, F. (1997) : « Towards a Redefinition of Feminist Translation Practice », *The Translator*, 3(1), pp. 55-69.

Mounin, G. (1963) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

Nida, E. A. et C. R. Taber (1969) : *The theory and practice of translation*, Leiden, E.J. Brill.

Niranjana, T. (1992) : *Siting translation: history, post-structuralism, and the colonial context*, Berkeley, University of California Press.

- Nord, C. (1991) : *Text analysis in translation: theory, methodology, and didactic application of a model for translation-oriented text analysis*, Amsterdam, Rodopi, Atlanta, GA.
- Nord, C. (1997) : *Translating as a Purposeful Activity*, Manchester, St Jerome Publishing.
- Robinson, D. (1997) : *Translation and Empire: postcolonial theories explained*, Manchester, St. Jerome Publishing,
- Saïd, E. (1978) : *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil (traduction de l'américain par Catherine Malamoud).
- Salama-Carr, M. (1990) : *La traduction à l'époque abbasside : l'école de Hunayn Ibn Ishāq et son importance pour la traduction*, Paris, Didier érudition.
- Scott, H. (1989) : *Lair*, Toronto, Coach House Press, Coach House Quebec Translations, (Madeleine Gagnon, *Antre*, Montréal, Herbes rouges).
- Seleskovitch, D. et M. Lederer (1984) : *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Erudition.
- Shuttleworth, M. et M. Cowie (1997) : *Dictionary of translation studies*, Manchester, St. Jerome.
- Schleiermacher, F. (1999) : *Des différentes méthodes du traduire*, Paris, Éditions du Seuil (traduction de Antoine Berman et Christian Berner).
- Simon, S. (1991) : « Présentation : la traduction et la traversée des savoirs », *TTR*, 4(2), pp. 11-17.
- Spivak, G. (1988) : « The Politics of Interpretations », in Spivak eds., *Other Worlds: Essays in Cultural Politics*, New York, Routledge, pp. 118-133.
- Venuti, L. (1992) : *Rethinking translation: discourse, subjectivity, ideology*, London/New York, Routledge.
- Venuti, L. (1995) : *The Translator's Invisibility: A history of translation*, London / New York, Routledge.
- Venuti, L. (1998) : *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, London/ New York, Routledge.
- Vieira, E.R.P. (1999) : « Liberating Calibans: Readings of Antropofagia and Haroldo de Campos Poetics of Transcreation », in Bassnet and Trivedi eds., *Postcolonial Translation. Theory and Practice*, London, Routledge, pp. 95-113.

Vinay, J.P. et J. Darbelnet (1958) : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, Paris/ Montréal, Beauchemin.

Wolf, M. (2006) : « The female state of the art : Women in the 'translation field' » in Pym, Shlesinger et Jettmarová (eds.), *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*, Philadelphie, Benjamin's Translation Library, pp. 129-141.